

DON GIOVANNI W. A. MOZART

éclairages

LE MYTHE DE DON JUAN

par Elisabeth Rallo-Ditche, professeure émérite de littérature comparée / Aix-Marseille Université

On a dit que Don Juan était, avec Faust, un des deux grands mythes des temps modernes : ce qui est vrai en grande partie. Mais si on se réfère aux études de mythes, on sait qu'ils sont des scénarios prescriptifs de conduites à tenir qui ont tous une dimension spirituelle et/ou religieuse. Il est difficile de voir dans le premier Don Juan, *L'Abuseur de Séville* (1630), un mythe complètement chrétien et créé entièrement par son auteur le moine Gabriel Tellez, plus connu sous le nom de Tirso de Molina, tant il est vrai que sa dimension surnaturelle semble très liée au paganisme. Le détour par la religion grecque s'impose, et Nietzsche, qui a relié le mythe à Dionysos, ne s'y est pas trompé.

Ce qu'on sait de Dionysos fait penser à des traits forts du personnage de Don Juan. Figure négative sur le plan social, « grand seigneur méchant homme » (selon le Sganarelle de Molière), aristocrate capricieux n'agissant que selon son bon plaisir, Don Juan Tenorio, le héros de *L'Abuseur de Séville*, brouille les codes, trouble l'ordre et les autres et les renvoie à leur barbarie primitive, brave l'interdiction de tuer, bafoue les institutions fondatrices de toute société - le mariage et la justice - qu'il empêche en somme de fonctionner, mettant à la place de l'ordre du désordre et du mélange. Aucune société ne dure si ses membres n'acceptent pas la loi qui consiste à résister à ses désirs. Don Juan Tenorio affronte le sacré, il se joue du respect des morts, des rites et de la transcendance. Mais il fascine parce qu'il n'est pas un révolté ou un mécréant comme les autres, sa conduite révèle quelque chose de plus, quelque chose de « divin », au sens païen du terme.

De Dionysos, Don Juan tire le don de la fête, de l'orgie, il aime la nourriture, les banquets, le vin, et le repas est un des invariants du mythe. Il prend la place du Dieu des chrétiens comme Dionysos prenait la place des autres dieux pendant les Dionysies, il se fait le maître de la noce, il est particulièrement lié à la question du mariage, il le promet aux femmes et se marie en bafouant les institutions civile et religieuse.

Il a la faculté de sidérer, de transformer les femmes en bacchantes. Il leur enseigne la jouissance, les détourne de la chasteté, des fiancés et des maris, il leur fait perdre la tête et révèle la sauvagerie qui est en elles.

Il brouille les classes sociales, ne fait pas de différence entre les conquêtes paysannes ou aristocratiques, et suscite aussi la violence chez les hommes, unit ceux qui le poursuivent en un seul groupe, celui des « vengeurs ». Il entraîne le désordre et déränge l'ordre social.

Sa punition est mise en scène comme un rite de gloire, un triomphe : le départ du Commandeur le livre aux esprits, au Diable, à qui il ressemble, et au feu de l'Enfer, après avoir fait brûler ses victimes dans les feux de la passion. Mais sa mort est grandiose, même si elle consacre le triomphe

de la religion chrétienne et de la société: il a échappé à la mesquine justice des hommes, sa «sortie», comme on dit au théâtre, est réussie. On peut dire aussi qu'il retourne aux Enfers et qu'il reviendra, comme Dionysos, chaque fois qu'on joue la pièce, car il est un personnage théâtral qui ressuscite à chaque représentation.

Tirso, en créant son personnage, a pu penser à ce dieu qui a encore des adeptes en son temps, les sectes dionysiaques faisant parfois figure de concurrentes à l'Église catholique. Le moine Tirso entend bien dire la fin de Dionysos et de ses pratiques et consacrer la victoire du Dieu chrétien, mais le personnage, malgré son échec final, lui échappe et va parcourir le monde entier pour renaître sans cesse. Mozart et Da Ponte héritent non seulement de sources contemporaines, mais d'un mythe européen, né en Espagne.

LES PREMIERS ÉLÉMENTS DU MYTHE

On peut dégager de la pièce de Tirso un certain nombre d'éléments qui se retrouveront de manière constante, mais évidemment avec toutes les variations possibles, dans les autres pièces: des «invariants» qui forment l'ossature du mythe.

Don Juan rencontre le Mort et l'outrage, faute très grave. Il a troublé la paix des morts.

- Le Mort, sous la forme d'une statue, invite Don Juan à son tour.

Il apparaît dans un lieu sacré – église, caveau – et il y a un «repas funèbre» qui est offert, mais on ne saurait manger avec les morts. Le dernier instant se passe autour de la symbolique de la main demandée et donnée, puis Don Juan est entraîné en Enfer.

- Anna est la fille du mort, elle est, dans la pièce de Tirso, une voix en coulisse.

Les autres femmes sont là pour figurer les conquêtes, les différentes classes sociales: duchesse ou pêcheuse, toutes succombent au charme et à la séduction du *Burlador*.

- Le Roi, chez Tirso, représente la Loi humaine, il est très ambigu, incapable de faire régner l'ordre. Don Juan lui désobéit sans scrupule.

Le père et l'oncle sont présents, bafoués par le fils, indigne de porter leur nom, indigne de la filiation. Les rivaux sont peu importants, Don Juan va beaucoup plus loin qu'eux. Les victimes des classes populaires ne peuvent rien contre lui.

- Le valet, Catalinon, est essentiel. Il est l'élément comique de la pièce, le *grazioso* de la *comedia* espagnole. Couard, vulgaire bien souvent, il admire son maître et le redoute, il le seconde toujours et assiste, témoin impuissant et terrorisé, à sa fin.

- Don Juan est jeune, noble, riche, puissant, débauché, violent, obstiné, mais aussi courageux, il commet des fautes contre la justice humaine et contre la Loi divine. Il n'a aucun vrai repentir.

- L'inconstance, baroque par excellence, est fondamentale chez Juan Tenorio: tout en lui est inconstance, rien n'est stable, rien ne l'immobilise. Seule la statue en aura le pouvoir.

- Le Mort est l'élément central et l'histoire prend son sens par la fin. Le Mort est le représentant de la Loi qui constitue Don Juan en coupable. Il est celui qui porte la prescription du mythe: ne pas remplacer la Loi par sa propre loi, celle de son désir.

Mais la fin est ambiguë: qui triomphe, au juste, est-ce bien le Dieu des chrétiens ou une statue païenne qui annonce l'éternel retour du héros?